



LA REINE DES  
ARAIGNÉES

Dominique Teramsed

Dominique Teramsed

La Reine des Araignées

© Dominique Teramsed, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3934-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Rien. Il n'y avait rien dans ce cœur sec.

Pas une once d'amour, pas une émotion, pas d'élan quelconque, pas le moindre sursaut...

La coquille était vide, il fallait s'y résoudre. Il n'y avait rien qui transpirait de ce cœur.

Et il était absolument impossible de savoir si jamais quelque chose y avait vécu ou grandi.

Il reposait dans une gangue de fonte noire. Il fonctionnait mais ne produisait rien. Ni chaleur, ni vibration. Il était à peine tiède, ne battait pas à tout rompre, ne voulait pas sortir de sa cage, ne gagnait pas tout le corps, l'animait à peine.

Et pourtant, c'était triste que rien ne s'y passe.

Confusément, on pouvait le sentir. C'était presque un regret. Il battait par défaut.

Ni emballement, ni transport. Il était en sursis. Pas loin. Presque mort.

Les choses du quotidien étaient assurées, les choses élémentaires : sourire, remercier, même étreindre et embrasser. Un large panel de possibilités était offert, les plus folles, les plus courageuses, les plus osées. Et pourtant le cœur restait sec.

Et pourtant, à l'intérieur, il saignait. Il suintait, même. De partout, il criait, il crevait. Il pourrissait, peut-être.

Souffrir oui, mais aimer...

Comment peut-on aimer quand on a la bouche pleine d'araignées, la tête qui tourne ?

Seul un cœur saoul peut se donner l'illusion de l'intense. Un cœur trompé.

Un cœur meurtri ne veut plus respirer.

Quand on lui arrache les ailes, il se froisse et meurt. Et personne ne regarde.

Il devient noir et sec. Sec et noir.

Et il tombe, il roule dans la poussière. Et il oublie qu'il existe.

Il m'arrivait souvent de me réveiller par terre. Ma première vision était au ras du sol, et elle le restait parfois la journée durant.

Il était difficile de s'en décoller, ça demandait un effort particulier, mais pas douloureux. Juste un effort.

Le truc était de faire un geste. Tourner sur le côté. Lever un bras. Poser un pied. Rien de compliqué. Le reste suivait sans trop de peine. La machine se mettait en marche, paresseusement.

Mais il fallait un peu de temps pour ça. Pour que ça se coordonne et pour que tous les membres se raniment. J'avais la bouche pleine d'encre et le premier réflexe était de se rincer abondamment, de gratter la langue, de passer dans tous les interstices, là où le goût de mort était encore présent.

La Bête était quelque part dans la maison. Derrière une porte, sous un meuble, dans un placard, dans les plis des rideaux... et elle attendait la prochaine fois. On ne savait pas d'où elle arriverait ni quand. On pouvait sentir sa présence, apercevoir son ombre, un mouvement dans le champ de vision. C'était fugace mais elle laissait des particules dans l'air, des cendres légères, suspendues sur son passage, de noirs confettis, quelques cils, une odeur. Quelque chose d'âcre, de rance, une vieille transpiration. Ça emplissait les narines et les poumons pour vous brûler de l'intérieur. Ça ressortait par les pores de la peau à travers mille petites gouttes d'acide et ça vous pénétrait à nouveau jusqu'à vous cramer le corps.

Alors le cœur, dans tout ça, il n'avait pas grand-chose à raconter...

Après que la bestiole ait quitté l'arène, mon obsession était de combler le silence, de meubler l'espace. J'ouvrais les fenêtres, mettais de la musique, ramassais les bouteilles, les choses cassées. J'effaçais les traces de son passage.

L'eau apaisait l'acide. Après une longue douche, j'enfilais ma combinaison d'être humain, l'air de rien, ni vue ni connue, ni tout à fait persuadée de faire illusion. Mais parfois, tout ça n'était tout simplement pas possible et je restais par terre longtemps. Le temps nécessaire pour que l'air me revienne, que mes joues se colorent un peu et que la station debout soit juste envisageable. Il fallait quelquefois ramper un moment, c'était loin d'être gagné. Ça nécessitait un peu

plus d'effort. Ne serait-ce que pour trouver une raison valable.

Mais une fois debout, ça fonctionnait.

Je n'arrive pas à me souvenir si c'était déjà comme ça avant la guerre. Probablement pas, mais on oublie tout. Le bonheur s'imprime beaucoup moins bien dans les mémoires. Les couleurs ne durent pas tandis que les tons de gris et le noir, c'est une autre histoire.

Je m'appelle Morgane Travers. Je vis avec une Bête.

(Agnès)

La première fois que j'ai parlé à Morgane, c'était au lycée. On avait cours de physique, le prof avait toujours la cravate qui dépassait en bas de son pull. Il disait tout le temps « Chut, taisez-vous » et il avait un cheveu sur la langue.

C'était un jeudi à huit heures, elle est arrivée en retard, a cherché une place et s'est assise à côté de moi.

— Je viens d'embrasser un mec.

On avait à peine dix-sept ans, elle ne les avait même pas encore, mais moi oui.

— Je suis super énervée, elle a dit en sortant sa trousse.

— Chut, taisez-vous !

On a entamé les travaux pratiques et elle m'a tout raconté. Je ne connaissais pas encore tout le monde dans la classe, mais j'avais rangé les élèves par groupes. Les bourges, les discrets, les inintéressants, les potables. J'avais remarqué qu'elle était plutôt solitaire. Bonne élève, dans la moitié supérieure. Elle s'habillait souvent en noir, elle portait des tee-shirts avec des noms de groupes ou des messages de paix. Ses genoux étaient apparents derrière les déchirures de son jean et ses cheveux formaient une longue tresse.

Ce matin-là, il fallait qu'elle parle à quelqu'un et ça aurait pu être n'importe qui, je crois. Elle souriait, tout son être irradiait. Heureusement qu'on n'avait pas le compteur Geiger à proximité, car il se serait complètement affolé. Toujours est-il que le mec qu'elle voyait dans le bus tous les matins avant les cours, l'avait cueillie avec un compliment alors qu'ils cheminaient dans la rue et, devant sa stupeur, avait collé ses lèvres sur sa bouche, puis la langue dedans, et tout le bazar. Elle mimait la scène en simulant tenir une tête entre ses mains pendant

que je tenais les pipettes et alors que les liquides étaient censés produire un précipité jaune. On rigolait.

— Chut, taisez-vous !

— Mais Monsieur, ça marche pas...

— C'est pas possible, ça doit marcher. Qu'est-ce que vous avez fabriqué, toutes les deux ?

C'est un peu étrange de raconter ça. Peut-être que sans l'initiative de François, ce jour-là, je n'aurais jamais fait la connaissance de Morgane.

Et c'est bizarre parce que, aujourd'hui, François est mon mari. Nous essayons d'avoir un enfant mais c'est compliqué.

Morgane et lui se chamaillent très souvent et je pense qu'ils sont même un peu en froid en ce moment. Mais ça n'a pas toujours été le cas. Ils sont restés complices pendant longtemps. J'ai tenté de les interroger individuellement mais ni l'un ni l'autre n'a lâché quoi que ce soit. Pourtant je vois bien que c'est tendu, qu'ils évitent de se tenir dans la même pièce, qu'ils trouvent des excuses pour ne pas se croiser.

Je sais qu'il est souvent agacé par elle, par la vie qu'elle mène, par sa façon d'être, souvent désinvolte, éparpillée, too much.

— On ne peut pas se foutre de tout, me dit-il. On a tous a un minimum de responsabilités !

Je sais qu'il est déçu car elle ne correspond plus à l'idéale qu'il a aimé il y a des années. Elle est tombée de son piédestal avec fracas, et elle est tombé bien bas. Tout ce qu'il lui trouvait d'adorablement insensé a complètement disparu aujourd'hui et il me prend à témoin qu'elle n'a pas toute sa tête.

Je ne peux pas lui donner tout à fait tort, c'est un être fantasque, inconstant, et il est vrai qu'elle a aussi une part sombre. Je crois qu'elle oscille constamment entre les deux. C'est cet épisode à l'étranger qui l'a fait basculer. Elle n'a plus jamais été comme avant.

Je sais qu'elle ne peut rien pour moi mais elle me fait plaisir à chaque fois qu'elle le peut et nous avons gardé cette capacité de jeunes filles à partir dans les délires les plus fous. Elle me propose de l'accompagner à la réouverture du centre culturel ce vendredi soir. C'est sur invitation et il y aura probablement du beau monde. Nous aurons tout le loisir d'observer et de rire, et le champagne

sera gratuit. François va sûrement faire la grimace, mais qu'il aille un peu se faire voir, pour une fois, ou qu'il essaie de proposer mieux.

(Morgane)

Ne pas sur-réagir, ne pas trop gesticuler, ne pas donner de la chair fraîche aux charognards. Surtout garder une certaine contenance, penser à respirer à intervalles réguliers. Déplacer ses jambes pour former des pas à peu près égaux, sentir le moelleux du revêtement de sol - qui a soi-disant coûté un bras lors de la rénovation du bâtiment et dont on nous somme régulièrement de prendre grand soin - noter l'intensité de la lumière à chaque fenêtre, le volume des conversations dans la pièce.

La lecture du grand tableau d'affichage répartissant les événements à traiter m'a un tantinet déstabilisée. Mon nom qui, habituellement, se trouve en bas de liste et récupère tout ce dont personne n'a voulu, se retrouve, par le plus grand des hasards, propulsé devant la rubrique Culture. Ce doit être une erreur. Comment mon nom peut-il être accolé à autre chose que les plus insipides, les plus légères, les plus anecdotiques préoccupations du Journal ? Je vérifie mais Thierry est bien en face du sport, Christelle de la nécro. Tout semble en ordre, il n'y a pas eu de jeu de chaises musicales. Je sens des regards qui dardent si fort sur mon dos que la pointe de leurs flèches m'entame la peau. Je bouge une omoplate pour les déloger. Tout ça doit bien faire parler et il ne faut pas que je reste plantée là trop longtemps dans cet état de perplexité totale qui me dessert. Le mieux serait sans doute de se laisser glisser jusqu'au bureau de Fausto. Il aura sûrement une idée, un éclairage tout personnel à m'apporter. À vue d'œil, il y a à peine six mètres à parcourir, c'est jouable. Aucun confetti ne vole dans l'air, aucune ombre n'a pris un angle bizarre. Il ne semble pas y avoir de menace potentielle, à part quelques langues de vipères qui dansent dans leur panier. Même si le sol paraît moins souple, la lumière plus crue, je feins la nonchalance totale et aligne mes pas sur une trajectoire qui s'éclaire à mon passage comme une piste d'atterrissage. Je perçois quelques mouvements du côté des plantes et j'accélère, appuyant d'un geste volontaire sur la poignée de métal, qui n'est pas incandescente. Je quitte l'open-space et pénètre le bureau de mon parrain pour laisser leurs piques s'écraser au pied de la porte vitrée.

— Il y a une anomalie.

Fausto est derrière son bureau. La pièce est sombre, comme d'habitude, l'atmosphère est feutrée, la lampe d'architecte allumée. Il est en train de lire quelque chose sur son écran d'ordinateur, un carnet, un crayon et une tasse de thé à portée de main.

Je tire une chaise devant son bureau et m'assoit.

— Il y a une anomalie.

Il cesse sa lecture, retire ses lunettes et prend un air grave, me considère.

— Oui, c'est vrai.

Silence.

— L'anomalie se trouve sur le col de l'utérus de Bélinda.

Surprise.

Il se penche en avant et croise ses mains toutes rondes.

— Figure-toi que notre collègue doit rester alitée jusqu'à la fin de sa grossesse.

— Je ne vois pas le rapport avec moi.

— Hé bien, comme tu le sais, c'est elle qui s'occupe des pages Culture.

Pause. Les secondes s'étirent comme des filaments de gruyère fondu.

— Il se trouve que je n'ai personne pour la remplacer, dans l'immédiat.

Silence prolongé.

— Nous avons un accord.

— Certes.

— Ce n'est pas dans mon contrat.

— Exact.

Soupir. Ne vois-tu pas que j'enrage, que mon cerveau transpire ?

— Ils n'ont qu'à la cercler et qu'elle ramène son cul ici.

— On ne pratique plus le cerclage depuis longtemps.

Je sors une cigarette du paquet, la coince entre mes lèvres.

— Ne fume pas dans mon bureau.

— Je me fiche de son utérus, je ne veux pas faire ça.

— Ce sont juste des nouvelles à traiter. Les textes sont un peu plus conséquents que ceux sur lesquels tu travailles habituellement. Rien de méchant, rien d'insurmontable.

Je fixe mes chaussures et la moquette. Je vois tout ce qui y grouille. Les acariens, les peaux mortes, les poussières, les crottes de nez, les rognures d'ongles, les cheveux, les mouches crevées.

Technique de communication non-violente.

— Ecoute Morgane, je sais que ce n'est pas notre deal de départ. Tu t'occupes des faits divers, des petites nouvelles avec beaucoup de talent. Le coup de fil de Bélinda m'a pris au dépourvu et j'ai vraiment besoin de ton aide. Parce que, franchement, qui mieux que toi peut se saisir du dossier ? Tu m'ôterais une sacrée épine du pied en acceptant de t'en charger dans les premiers temps.

Vue la faune qui règne déjà sur ton sol, tu pourrais bien garder ton épine, ça ne changerait rien. Je me suis jurée de ne plus m'investir, même si écrire est tout ce que je sais faire. Tu as beau être mon parrain, tu as beau être celui qui m'a lancé la bouée de sauvetage, tu pourrais bien être celui qui m'enfoncé la tête sous l'eau.

— Est-ce que c'est un test ?

Ses yeux s'animent, il croit que j'accepte.

— Tu veux une période d'essai, pour voir si tu es à l'aise ? C'est parfaitement inutile, mais si ça peut te rassurer, oui, évidemment, nous pouvons envisager ça. William devait t'en parler. Il devrait déjà être là.

Il cherche l'heure sur son écran. Il n'a pas compris la question.

— Il faut trouver quelqu'un d'autre.

— Je te promets de m'y mettre dès aujourd'hui.

Est-ce que je parle chinois, y a-t-il plusieurs fréquences dans la pièce, un putain de chat de Schrödinger ?

Je me lève.

— C'est absolument hors de question.

— On ira déjeuner ensemble cette semaine si tu es libre.

— Je t'ai dit non.